

## Compte rendu

---

### Ouvrage recensé :

Marcel Sylvestre, *La peur du mal. Le conflit science et religion au Québec : l'affaire Laurendeau*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2008, 262 p. 30 \$

par Jacques-Guy Petit

*Études d'histoire religieuse*, vol. 75, 2009, p. 165-167.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/038209ar>

DOI: 10.7202/038209ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

Marcel Sylvestre, *La peur du mal. Le conflit science et religion au Québec : l'affaire Laurendeau*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2008, 262 p. 30\$

Prenant la suite de plusieurs articles d'historiens, l'auteur, professeur de philosophie, revient dans un ouvrage pour le grand public sur la condamnation du livre du docteur Albert Laurendeau par son évêque en 1912. En exercice à Joliette, Albert Laurendeau (1857-1920), oncle du célèbre journaliste, était un médecin de campagne peu ordinaire. Très actif dans la défense de la médecine (il fut gouverneur du Collège des médecins du Québec), il possédait aussi une culture scientifique et philosophique remarquable. Homme de conviction, disciple de Lamarck et de Darwin, il fut un propagateur énergique des théories évolutionnistes et un critique acéré de la culture scolastique développée dans les collèges classiques. Au moment où l'Église catholique développait des positions violemment antimodernistes, ses interventions dans les revues et congrès médicaux, ses conférences à Joliette en 1907 et surtout la publication en 1911, sans l'imprimatur, de sa synthèse évolutionniste (*La vie – Considérations biologiques*), provoqua un long conflit avec M<sup>gr</sup> Archambeault, premier évêque de Joliette, un ultramontain affirmé. Ce dernier, après l'avoir plusieurs fois menacé d'excommunication et obtenu des rétractations forcées, finit par condamner publiquement l'œuvre du docteur Laurendeau d'une façon telle que le médecin se trouva plus ou moins mis au ban de la société locale. Ayant ainsi perdu une grande partie de sa clientèle, il dut, pour essayer de vivre décemment, se lancer dans des entreprises industrielles hasardeuses. Ce précurseur, à l'origine un catholique convaincu, en conçut une telle amertume qu'au dire de sa famille, il finit par devenir agnostique.

Sur toute cette affaire étudiée en première partie, Marcel Sylvestre n'apporte rien de bien nouveau par rapport aux travaux historiques précédents, en dehors de quelques considérations sur le débat de 1907 entre Albert Laurendeau et son collègue le docteur J.-A. Barolet au sujet du matérialisme. Cependant, ce livre fournit utilement, et *in extenso*, de nombreuses pièces du dossier, comme la correspondance avec l'évêque, les conférences et quelques articles d'A. Laurendeau. En revanche, l'analyse de l'ouvrage condamné, *La vie*, est peu développée. Surtout, l'auteur méconnaît totalement la situation du darwinisme au début du XX<sup>e</sup> siècle, ce qui aurait pu lui permettre de nuancer son propos, de même qu'il néglige les débats sur l'évolutionnisme chez les clercs et quelques médecins et intellectuels québécois du tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Ces débats prouvent que la position des catholiques de la province était loin d'être monolithique, comme l'ont déjà montré Luc Chartrand, Raymond Duchesne et Yves Gingras dans leur ouvrage *Histoire des sciences au Québec*. Si les catholiques du Québec, comme en Europe, durent taire leurs éventuelles convictions évolutionnistes

au moment le plus fort de la crise moderniste, la répression antimoderniste de l'Église perdit de sa vigueur après la mort de Pie X et le début de la guerre en 1914. Dès 1917, Albert Laurendeau put de nouveau publier des articles contestataires sans être inquiété par le successeur de M<sup>gr</sup> Archaebault à l'évêché de Joliette et, en 1918, ses collègues lui marquèrent ostensiblement leur sympathie (et implicitement leur réprobation de la condamnation ecclésiastique) en l'élisant premier vice-président du Bureau du Collège des médecins et chirurgiens du Québec.

Outre ces lacunes et certains anachronismes (sur l'usage par exemple du mot « créationnisme »), l'ouvrage de Marcel Sylvestre est déroutant par de nombreuses et répétitives digressions très tranchées et personnelles. Ce livre, et c'est le droit de l'auteur, n'est pas seulement une diatribe anticléricale entièrement à charge contre le catholicisme d'hier et d'aujourd'hui, il est radicalement antireligieux, surtout dans sa deuxième partie (« Science et religion : des voies parallèles ? »). Toutes les religions seraient « un produit culturel aussi relatif que de manger avec des baguettes » (p.247), des ensembles de superstitions et de mythes nés de la peur de la mort (p.207, 222, 228, 235). Quant aux Évangiles, ils ne vaudraient pas davantage que des lettres anonymes (p.236). Pourtant, dans ses écrits, A. Laurendeau affirme croire en la création de l'âme par Dieu et sa référence aux Évangiles, à leurs valeurs de charité et de tolérance, est toujours positive. Marcel Sylvestre « se demande pourquoi Laurendeau n'a pas fait un pas de plus en supprimant l'existence de ce Créateur inutile » (p.127). Force est donc de constater qu'il confond agnosticisme et athéisme et qu'en faisant dire au médecin de Joliette ce qu'il pense, l'auteur instrumentalise « l'affaire Laurendeau » dans une sorte de livre prétexte. Le grand combat d'Albert Laurendeau, souvent et clairement affirmé, c'était de concilier la foi et la science en supprimant le lien de dépendance de la science, en faisant reconnaître sa totale liberté et son autonomie dans son domaine. C'est ce que revendiquent et vivent aujourd'hui, certes plus facilement qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, de nombreux savants, catholiques, protestants, spiritualistes, etc. Le combat de Marcel Sylvestre, tout aussi fortement exprimé (d'où sa critique de la position de savants comme Hubert Reeves), a pour objet de faire reconnaître qu'il n'y a aucune conciliation possible entre la science et la foi, car les religions, surtout les révélées ne seraient pas crédibles et il ne resterait qu'à attendre le moment où elles « se saborderont » (p.57 et 116).

Cependant, cet ouvrage de combat ne manque pas de pertinence dans sa critique radicale du dogmatisme, du fondamentalisme ou du créationnisme, ni dans celle des accommodements dits « raisonnables » aux religions (p.237). On peut aussi souscrire à sa défense de la laïcité, de la séparation des Églises et de l'État ainsi qu'à la primauté, dans l'organisation de la société, du droit rationnel sur les abus des revendications religieuses identitaires. Mais

l'auteur serait davantage crédible s'il ne confondait pas toutes les religions et croyances avec leurs avatars intégristes et fondamentalistes, les martyrs chrétiens assassinés avec les terroristes qui massacrent aujourd'hui femmes et enfants au nom de la guerre prétendue sainte contre les autres religions (p.222). Le fondamentalisme n'est pas majoritaire dans le vécu réel des croyants, ni dans l'Islam, ni dans l'Église catholique et cela malgré les remises en cause des ouvertures du concile de Vatican II par Benoît XVI qui avait déjà été l'auteur principal, en 1993, quand il n'était que le cardinal Ratzinger, du très conservateur *Compendium du Catéchisme de l'Église catholique*. Marcel Sylvestre reconnaît lui-même que le serment antimoderniste promulgué par Pie X en 1910, que les clercs devaient prononcer, a été supprimé en 1967. Quant à sa vision totalement optimiste, peu critique, donc positiviste de la science moderne et de la connaissance rationnelle, elle semble celle d'un philosophe qui aurait oublié de relire Michel Foucault sur les limites et le relativisme de la rationalité. En définitive, et paradoxalement par rapport au propos de l'auteur, ce livre semble méconnaître que le scientisme est à la science ce que le fondamentalisme est à la religion.

Jacques-Guy Petit  
CERPECA (Centre d'études canadiennes)  
Université d'Angers